

« Une heure après, un grand vacarme s'éleva parmi les campements de pillards. On entendait des cris variés, cris menaçants et cris de protestation, entremêlés de coups de revolvers. Nous pensâmes immédiatement et avec raison que cette bataille avait eu pour cause la prétention de ces gens qui étaient sains, de chasser ceux qui étaient atteints par le fléau.

« Plusieurs de ceux qui avaient été ainsi renvoyés vinrent se présenter aux portes de l'école. Nous leur notifiâmes d'avoir à passer leur chemin. En réponse, ils nous accablèrent d'injures et nous tirèrent dessus. Le professeur Merryweather, qui se trouvait à une des fenêtres du rez-de-chaussée, reçut, juste entre les deux yeux, une balle de pistolet qui le tua net.

« Nous ripostâmes par une fusillade et les agresseurs s'enfuirent, sauf trois dont une femme. La peste les avait marqués déjà pour la mort, en sorte qu'ils ne craignaient point d'exposer leur vie. La face écarlate dans le reflet rouge du ciel, pareils à des démons impudiques, ils continuaient à nous injurier et à tirer sur nous.

« Moi-même je tuai l'un d'un coup de feu. Après quoi, l'autre homme et la femme s'étendirent sur le trottoir, en dessous de nos fenêtres, et nous dûmes assister à leur agonie.

« Notre situation devenait fort dangereuse. Par les fenêtres, démunies de vitres par les explosions, les germes de la peste émanés de ces deux cadavres allaient entrer librement.

Le Comité sanitaire fut invité à prendre les mesures qui s'imposaient et il répondit noblement à sa tâche. Deux hommes furent désignés pour sortir de l'école et emporter les cadavres. C'était, pour eux, le sacrifice probable de leur vie. Car leur besogne accomplie, ils ne devaient plus réintégrer notre refuge.

« Un des professeurs, qui était célibataire, et un étudiant, se présentèrent comme volontaires. Ils nous firent leurs adieux et nous quittèrent.

« Ceux-là aussi furent des héros ! Ils donnèrent leur vie pour que quatre cents autres personnes pussent vivre. Ils sortirent, restèrent un moment debout près des deux corps, en nous regardant, pensifs, puis ils agitèrent leurs mains en un dernier adieu et ils partirent lentement vers la ville en flammes, en traînant chacun un des deux morts.

« Tant de précautions furent superflues. Le lendemain matin, la peste fit parmi nous sa première victime : une petite nurse attachée à la famille du professeur Stout. L'heure n'était point de faire du sentiment. Espérant qu'elle était la seule atteinte, nous lui intimâmes l'ordre de s'en aller et la poussâmes dehors. Elle obéit et s'éloigna à pas lents, en se tordant les mains de désespoir et en sanglotant lamentablement. Nous n'étions pas sans ressentir toute la brutalité de notre acte. Mais qu'y faire ? Pour sauver la masse il fallait sacrifier l'individu.

« Nous n'étions pas au bout. Dans un des laboratoires de l'école, trois familles avaient conjointement élu domicile. Au cours de l'après-midi, nous trouvâmes parmi elles quatre cadavres et, à des degrés divers, sept cas de peste.

« De cet instant, l'horreur s'installa dans la maison. Abandonnant les corps là où ils étaient tombés, nous contraignîmes les survivants de ces familles à s'isoler dans une autre pièce. Les trois familles étaient contaminées et, dès que le symptôme de la peste apparaissait, nous enfermions les victimes dans une chambre d'isolement. Et les gens devaient s'y rendre d'eux-mêmes, sans que nous eussions à les toucher. Cela soulevait le cœur.

« La peste continuait à gagner. Toutes les chambres isolées s'emplissaient successivement de morts et de mourants. Ceux qui étaient sains encore, abandonnant le premier étage, se retirèrent au second. Puis ils montèrent au troisième, devant cette marée de la mort qui, chambre par chambre, étage par étage, submergeait tout l'édifice.

« L'école devint bientôt un charnier et, au cours de la nuit suivante, les survivants l'abandonnèrent, n'emportant rien d'autre avec eux que des armes, des munitions et une lourde provision de conserves.

« Nous campâmes d'abord dans la grande cour et, tandis que les uns montaient la garde autour des provisions, les autres partaient en exploration dans la ville, à la recherche de chevaux et de voitures, ou charettes, d'automobiles, ou de tout autre véhicule qui nous permettrait d'emporter avec nous le plus de vivres possible. Puis, comme nous l'avions vu faire aux bandes d'ouvriers, nous tenterions de nous frayer un chemin vers les campagnes.

« J'étais un de ceux qui furent envoyés en éclaireurs et le Dr Hoyle, se souvenant que son automobile personnelle était demeurée dans son garage, me pria d'aller la quérir.

« Nous marchions deux par deux et Dombey, un jeune étudiant, m'accompagnait. Il nous fallait parcourir un demi-mille environ à travers la ville, afin d'arriver à l'ancien domicile du Dr Hoyle. Dans ce quartier, les maisons étaient séparées les unes des autres par des jardins, des arbres et des pelouses, et le feu, comme pour se jouer, avait détruit au hasard. Tantôt toute une suite de maisons, incendiées par les flammèches qu'y avait secouées le vent, avait brûlé. Plus loin, d'autres maisons étaient demeurées complètement intactes.

« Là, comme ailleurs, les pillards étalent à l'œuvre. Dombey et moi, nous tenions à la main, bien en vue, nos pistolets automatiques. Nous avions la mine si décidée et si mal commode que pas un de ceux que nous rencontrâmes ne se risqua à nous attaquer.

« La maison du Dr Hoyle ne paraissait pas avoir été touchée encore par l'incendie. Mais la fumée s'en échappa, au moment juste où nous pénétrions dans le jardin.

« Le bandit qui avait allumé le feu, après avoir descendu l'escalier en titubant, ivre et des bouteilles de whisky, dont émergeaient les goulots, emplissant toutes les poches de ses vêtements, sortait du corridor intérieur et apparaissait sur le perron. Mon premier mouvement fut de décharger sur lui mon pistolet. Je ne le fis pas, et j'ai toujours regretté depuis de m'être abstenu.

« Flageolant et se parlant à lui-même, les yeux injectés de sang, deux entailles à vif dans son visage broussailleux qui provenaient, sans nul doute, de quelque verre brisé sur lequel il avait chu, cet individu était bien le spécimen le plus répugnant de la dégradation humaine,

« Comme il traversait la pelouse, afin de gagner la rue, il nous croisa et feignit de s'appuyer contre un arbre, pour nous laisser passer. Mais, juste au moment où nous nous trouvions en face de lui, il tira soudain son pistolet, visa et tua Dombey, d'une balle en pleine tête. C'était un meurtre gratuit, car nous ne le menaçions pas et, l'instant d'après, je l'abattais moi-même. Mais c'était trop tard. Dombey était mort du coup, sans articuler un cri, et je doute qu'il se soit absolument rendu compte de ce qui lui arrivait.

« Abandonnant les deux corps, je courus jusqu'à l'arrière-face de la maison en feu, vers le garage où je trouvai effectivement l'automobile du Dr Hoyle. Le réservoir était plein d'essence et je n'eus qu'à mettre la voiture en marche. Je revins avec elle, à toute vitesse, à travers la ville en ruines, jusqu'au campement des survivants.

« Les autres escouades revinrent à leur tour. Elles avaient été moins heureuses que moi. Le professeur Fairmead avait seul déniché un poney des Shetland. Mais la pauvre bête, attachée dans son écurie et abandonnée depuis plusieurs jours, était si faible, par défaut de nourriture et d'eau, qu'elle était incapable de porter aucun fardeau. Quelques-uns d'entre nous proposèrent de lui rendre la liberté, mais j'insistai pour que nous emmenions l'animal, afin qu'en cas de besoin il pût nous servir de nourriture.

« Nous étions quarante-sept quand nous nous mîmes en route. Parmi nous, beaucoup de femmes et d'enfants. Dans l'automobile prit place tout d'abord le président de la Faculté, un vieillard que ces événements terribles avaient complètement brisé. Avec lui montèrent plusieurs jeunes enfants et la mère, très âgée, du professeur Fairmead. Wathope, un jeune professeur d'anglais, qui était grièvement blessé à la jambe, prit le volant.

« Le reste de notre troupe allait à pied, le professeur Fairmead tenant le poney par la bride.

« Ce jour où nous étions aurait dû être un jour splendide d'été. Mais les tourbillons de fumée de ce monde en feu continuaient à voiler le ciel d'un épais rideau, où le soleil sinistre n'était plus qu'un disque mort et rouge, sanguinolent. De ce soleil de sang nous avions pris, depuis plusieurs jours, l'accoutumance. Mais la fumée nous mordait les narines et les yeux, que nous avions entièrement pourpres et qui pleuraient :

« Nous dirigeâmes notre marche vers le sud-est, à travers les milles sans fin des collines basses et verdoyantes de la banlieue de la ville, où se succédaient sans interruption de charmantes ou superbes résidences.

« Nous n'avancions que péniblement, les femmes surtout et les enfants traînaient la patte. Alors, voyez-vous, mes chers petits enfants, nous avions tous, tant que nous étions, désappris plus ou moins à marcher. Nous avions trop de véhicules à notre disposition. Depuis la peste, j'ai réappris à marcher. Mais alors j'étais comme les autres.

« Nous allions donc lentement, réglant nos pas les uns sur les autres, afin de maintenir la cohésion de notre troupe. Les pillards étaient devenus moins nombreux. Une bonne quantité de ces bêtes de proie humaines avait succombé, mais ceux qui restaient étaient encore pour nous une perpétuelle menace.